

justice inspirée par la loi naturelle et par les principes chrétiens entendre cet aveu exprimé en 1265 par Jacques I^{er} d'Aragon : « Dans toute cour, il est nécessaire d'avoir des décrétistes, des romanistes et des juristes experts dans les coutumes locales, car il y a toujours des cas à résoudre... Puisqu'un seul système juridique n'a pas cours dans notre royaume, nous devons nous entourer de juristes. » Et que dire de la conception du travail et de la société exprimée en 1513 par un fils d'artisan allemand, sinon qu'il a parfaitement intériorisé un schéma social inspiré de la vision tripartite énoncée au XI^e s. par l'évêque Adalbéron de Laon : « Travailler signifie servir Dieu, ce commandement s'adresse à tous : les uns doivent travailler de leurs mains aux champs, d'autres à la maison ou à l'atelier etc. »

L'illustration mérite les mêmes éloges que les documents et que le texte lui-même : très variée, très suggestive, souvent frappante, elle s'inscrit en rupture avec l'iconographie paisible (le beau paysage urbain ou rural) et exaltante (les cathédrales, les preux, les saints et les figures célestes) qui orne les ouvrages classiques. Ici, le lecteur va de découverte en découverte, guidé par des commentaires très pertinents. Voir, par exemple, le flambeau de l'amour (p. 30), le Christ et l'âme aimante (p. 45), version douceâtre de la mystique nuptiale, une Sainte Famille de 1510, conforme au modèle de la famille bourgeoise de l'Europe du Nord (p. 54), le travail des enfants à la campagne (p. 60), ou encore une mise en parallèle des arts manuels et intellectuels extraite du *Livre du Trésor* de Brunetto Latini (p. 72), etc.

En fonction du principe « Qui aime bien châtie bien », l'A. formule des diagnostics sans concession sur le monde médiéval, prouvant une fois de plus, s'il en était besoin, que l'on peut être un éminent spécialiste du Moyen Âge sans en épouser les idéaux. Il nous rappelle à bon escient que l'Église possédait, avant l'an mil, plus d'esclaves que les seigneurs laïcs, que la magie des clercs avait bien des traits communs avec celle des sorciers, et que la vie monastique et conventuelle était synonyme de contrainte pour beaucoup de religieux dépourvus de toute vocation. Il souligne à juste titre le caractère implacable du prélèvement féodal, symbolisé par ces châteaux qui opprimaient plus qu'ils ne protégeaient, et par ces seigneuries urbaines qui imposaient à leur plat-pays ou à leur *contado* des règlements draconiens (voir la façon dont les édiles de Pérouse ont organisé la pêche sur les rives du lac Trasimène). Il insiste sur la fermeture de cette société où la pression morale était énorme, où aucune dissidence n'était tolérée, et où la démarche rationnelle n'était jamais poussée

très loin. La pensée associative, que d'autres qualifiaient d'analogique, y a régné jusqu'au XII^e s., pour céder ensuite la place à la logique scolastique, experte dans l'art de mettre la raison au service de la défense des dogmes catholiques. P. Dinzelsbacher place résolument les sermons et les *exempla* du côté de l'anti-science en rappelant que, pour beaucoup de théologiens, on peut se passer de la science « mondaine » puisque seule importe la connaissance de Dieu et des vérités de la foi. Pour mieux souligner la distance entre nos façons de vivre et de penser et celles des contemporains de Frédéric Barberousse ou de Jeanne d'Arc, l'A. se livre à d'utiles rapprochements entre le passé et le présent (voir p. 65 un tableau comparatif concernant l'éducation des enfants).

La conclusion de cette brève recension se dégage d'elle-même : en un temps où la recherche se fragmente et où les grandes synthèses se font rares, à la notable exception de *La Civilisation féodale* de J. Baschet (Paris, 2004), il faut souhaiter que ce livre des plus stimulants soit rapidement traduit en français et rendu accessible à l'ensemble de notre communauté universitaire.

Hervé MARTIN.

Enrico FAINI. — *Firenze nell'età romanica (1000-1211). L'espansione urbana, lo sviluppo istituzionale, il rapporto con il territorio* [préf. Jean-Claude MAIRE VIGUEUR]. Florence, Leo S. Olschki, 2010, XXXVII-441 p., 2 fig., 1 h.-t., 1 carte (Biblioteca storica toscana, 62).

La Florence du bas Moyen Âge et plus encore celle du *Rinascimento* feraient aisément oublier la relative obscurité de son histoire aux siècles précédents. La publication d'E. Faini, jeune docteur de l'université de Florence, s'inscrit dans le courant italien des études sur les premières institutions communales. Considérant les XI^e et XII^e s. – période prudemment qualifiée de *romane* plutôt que *comunale* – sa réflexion va cependant au-delà de l'étude du groupe dirigeant et prend la ville elle-même comme objet de son enquête. Florence est ici envisagée dans la formation de son identité, dans son rapport avec les territoires et les sociétés voisines.

Ville discrète aux XI^e et XII^e s. – époque où s'imposaient la plupart des grandes communes de l'Italie septentrionale et centrale –, elle semble avoir attendu l'aube du XIII^e s. pour se révéler comme l'une des grandes cités-États de l'Italie médiévale et cette chronologie suscitait des interrogations.

Depuis la monumentale histoire de Florence de R. Davidsohn (*Geschichte von Florenz*, Berlin, 1896-1927, 9 vol. ; trad. it. *Storia di Firenze*, 1957-1973, 6 vol.) qui accordait une place centrale au XIII^e s., l'histoire politique de Florence n'avait plus suscité l'attention. Il y avait à cela une raison documentaire : si les monastères et les églises du territoire florentin nous ont légué d'importantes archives pour les XI^e et XII^e s., les documents émanant de pouvoirs citadins sont beaucoup plus rares pour cette même période. E. Faini a néanmoins pris le parti de s'appuyer sur l'ensemble de la documentation pour aborder frontalement la question de la nature du pouvoir politique florentin, à cette époque romane.

Résultant de la réélaboration d'une thèse de doctorat (*Firenze tra fine secolo X e inizi XIII : economia e società*, Università degli studi di Firenze, dir. G. Cherubini et A. Zorzi) et enrichi des conclusions de recherches plus ponctuelles, le livre s'organise en quatre grands chapitres qui scandent la progression d'une enquête visant à définir l'originalité de l'espace urbain florentin. Sur une durée s'étendant du début du XI^e s. à 1211 – date de l'ultime référence à un consul – l'A. a mis en jeu des approches méthodologiques diverses qui font de chaque chapitre le moment singulier d'une argumentation stimulante.

Le premier chapitre – « La nascita di un'identità cittadina. Le fonti per la storia di Firenze nei secoli X-XIII » – est l'occasion d'une typologie des sources qui met en évidence une évolution significative de la documentation autour de 1170. Les annalistes du XII^e s. étaient peu intéressés par la Florence du siècle précédent. Ces derniers faisaient commencer leur véritable histoire avec les batailles livrées contre les localités voisines – notamment Fiesole – dans les années 1120 et 1130. La tradition annalistique précéda de peu l'apparition la plus significative d'actes émanant d'institutions urbaines, faisant apparaître le dernier tiers du XII^e s. comme une période centrale de l'élaboration de la conscience citadine. La « mémoire diffuse » (p. 10-17) des institutions florentines, telle qu'elle se manifestait dans des témoignages juridiques du début du XIII^e s., ne remontait pas non plus au-delà des années 1170. En se penchant sur l'immense corpus des archives ecclésiastiques du territoire florentin, l'A. note en outre, pour la seconde moitié du XII^e s., une importante augmentation des actes rédigés dans un cadre essentiellement urbain.

Cette documentation ecclésiastique – plus de 5000 parchemins, conservés à l'*Archivio di Stato* de Florence – sert de base à l'étude des échanges fonciers sur l'ensemble de la période. Le chapitre

intitulé « La terra » esquisse ainsi une image des évolutions qui marquèrent le paysage des campagnes florentines et révèle en négatif la mutations des fonctions de l'agglomération florentine. E. Faini renvoie pour les grandes lignes à l'étude d'E. Conti pour se concentrer sur l'évolution révélatrices de deux milieux : la montagne et la ville. Il semble ainsi, à partir du XII^e s., qu'une économie pastorale fût déjà en place dans les plus hautes montagnes du territoire florentin. En ce qui regarde la ville, de nombreuses ventes permettent de retracer, dès la première moitié du XII^e s., une notable croissance de ses faubourgs, plus ou moins contrôlée par les institutions monastiques.

L'évolution générale du territoire florentin, marqué par une forte parcellisation du foncier entre XI^e et XII^e s., est ici vue comme révélatrice d'une croissance démographique de fond. Ce contexte dynamique aurait permis de nouvelles formes de valorisation du sol. Dans les campagnes les plus éloignées de Florence, la captation de la rente foncière se fit dans le cadre des seigneuries territoriales étudiées par Maria Elena Cortese (*Signori, castelli, città : l'aristocrazia del territorio fiorentino tra 10. e 12. sec.*, Florence, 2007). Autour de Florence en revanche – et dans un rayon d'environ dix kilomètres –, il n'y eut, au XII^e s., ni construction de moulins seigneuriaux, ni *incastellamento*, mais apparition de nouvelles formes de propriétés. L'A. évoque ainsi un « jardin aux portes de Florence » (p. 74-82) pour décrire l'ensemble de propriétés plantées de vigne ou d'arbres qui se développèrent, dans la seconde moitié du XII^e s., en dehors du cadre seigneurial.

Les églises de Florence et de ses campagnes qui se trouvèrent engagées dans ces investissements fonciers y figuraient comme simples maillons d'une chaîne spéculative dominée par les élites laïques et citadines. À la fin du XII^e s., un marché de la terre actif était ainsi dominé par une population citadine dont la richesse s'était construite dans l'enceinte de la ville. La prospérité florentine ne se serait pas ainsi construite sur l'*inurbamento* plus tardif de riches ruraux, mais se serait appuyée sur un développement supposé précoce de l'artisanat et du commerce.

Plus centré sur le milieu citadin, le chapitre suivant – « La società : la svolta del secolo XII » – s'appuie sur le parcours de 222 familles, retenues en fonction de leur participation aux actes de la commune, aux plaidis ou comme étant particulièrement bien documentées, pour comprendre les transformations du XII^e s. Il en ressort l'image d'un premier XII^e s. fondamental dans la fondation d'une nouvelle identité

citadine, bien distincte de celle des campagnes, comme le révèlent les parcours divergents de leurs élites. Tandis qu'au XI^e s., les familles citadines se signalaient aussi bien à Florence que dans le reste du territoire, développant leur activité dans le cadre d'un marquisat bien tenu par les Canossa, le XII^e s., caractérisé par l'affaiblissement des structures comtales, fut marqué par une réduction de leur champ d'action, plus strictement urbain. Au moment même où se construisaient les espaces de domination territoriale des aristocraties campagnardes, la ville connut une période d'isolement et peut-être de crise. Ce serait la peur de l'encerclement qui aurait ainsi motivé les actions de guerre menées dans les années 1120 et 1130. Si les élites urbaines s'organisèrent en lignage et s'insèrent parfois dans des logiques féodales – notamment lorsqu'elles appartenaient à la vassalité épiscopale –, c'était un milieu qui demeurait peu hiérarchisé et dans lequel la puissance individuelle des familles restait moindre que celle des aristocrates du *contado*.

Ce milieu était à la base d'un pouvoir politique dont la nature, avant sa tardive transformation à la fin du XII^e s., nous échappe en partie. C'est ce pouvoir qu'E. Faini cherche à connaître dans le dernier chapitre, « Dinamiche politiche e istituzionali ». En se fondant sur l'étude prosopographique générale et sur la recherche plus spécifique menée sur le groupe consulaire (fin XII^e-début XIII^e s.) dans le cadre d'une *tesi di laurea*, il y insiste sur la longue cohabitation des divers pouvoirs. Ni les évêques, ni les grandes familles de leur clientèle ne furent jamais en mesure d'imposer un *leadership* sur la Florence des XI^e et XII^e s. La tentative la plus aboutie – celle de l'évêque Geoffroy (1114-1142) – fut fondée sur le développement d'une vassalité faisant cohabiter élites urbaines et citadines. Profitant d'un pouvoir comtal déclinant, l'évêque échoua néanmoins dans son entreprise.

Pour mieux saisir le contexte politique et le fonctionnement du pouvoir, E. Faini s'arrête alors sur l'exercice de la justice. Longtemps se côtoyèrent dans le territoire trois formes de justice : la justice solennelle des plaids, présidés par les comtes ; la justice des compromis techniques, obtenus par les experts du droit ; et enfin le compromis plus informel. Dans les murs de Florence, il était plus aisé d'obtenir un règlement des conflits. On pouvait recourir à la médiation des *boni homines* tout en obtenant la garantie de personnalités auxquelles vinrent finalement s'adjoindre, au milieu du XII^e s., la compétence de juges renonçant à leur indépendance pour s'assurer une place au sein du groupe

dirigeant. Au cours du siècle, quelques tribunaux finirent par assumer l'ensemble de ces fonctions. C'est sur le même modèle que s'imposa le consulat, dans les années 1170-1180. Charge *ad hoc*, dans les années précédentes, le consulat s'organisa comme une institution dans le cadre de la militarisation du groupe dominant.

Pour répondre aux crises internes à la cité, la conquête des territoires voisins, le futur *contado* florentin, put apparaître comme un moyen d'imposer un pouvoir plus hiérarchisé et centralisé. Cette tardive hiérarchisation des pouvoirs de la cité ne mit pas fin aux crises que révèle la succession des podestats, mais permit un rapprochement des élites urbaines militarisées avec les aristocrates et les institutions ecclésiastiques du territoire, faisant alors apparaître avec plus de netteté les contours du pouvoir citadin, à l'aube du XIII^e s.

L'ouvrage d'Enrico Faini constitue assurément une importante publication. Florence occupe une place centrale dans l'histoire de l'Occident. Son histoire, importante en soi, a en outre servi à l'élaboration de nombreux modèles historiographiques et il convenait que la documentation de ces deux siècles servît enfin à faire un peu de lumière sur les débuts de son développement comme cité-État. On ne peut que louer la qualité scientifique de l'ouvrage présentant un index et une bibliographie des plus complètes, ainsi qu'une utile préface de J.-C. Maire Vigueur. Le public français regrettera certes que la seule carte proposée soit une reproduction tirée d'un ouvrage des années 1930, alors même que l'attention à l'espace constitue un point central de l'argumentation. Peut-être est-ce le signe de certains présupposés qui, quoique énoncés, auraient gagnés à être plus explicités : notamment l'idée de l'espace urbain comme *luogo notevole* (introduction, p. XXVI) et doté d'une propre personnalité. L'idée, peu remise en question, guide néanmoins le propos avec beaucoup d'efficacité et permet d'aborder l'histoire de tout ce territoire dans une perspective nouvelle.

Au vu d'une documentation qui résistait à l'historien de la cité, il convient de souligner la capacité de mise en perspective dont fait preuve E. Faini. Les solides travaux d'histoire agraire d'E. Conti sont ainsi intégrés à la monumentale histoire politique de R. Davidsohn, tandis que l'étude menée sur le groupe dirigeant fait remarquablement écho aux recherches de M. E. Cortese sur les aristocrates du *contado* florentin. Évoluant toujours au plus près d'une documentation qu'il entendait rendre accessible à son lecteur, l'A. n'a pas fait l'économie d'une recherche quantitative. Celle-ci est cependant

rendue fort digeste par l'usage modéré de petits tableaux (dans le premier chapitre) et par une mise en ligne de l'analyse prosopographique (en ligne : <<http://eprints.unifi.it/archive/>> [accès libre]). L'argumentation prend ici le pas sur les annexes documentaires. Confronté à deux siècles d'histoire, l'A. a parfois dû forcer quelques conclusions – notamment sur la généralisation d'une économie pastorale – ou tenter quelque hasardeuse hypothèse. Énonçant toujours clairement ce qui relevait de l'hypothèse et se référant toujours précisément aux fonds utilisés, il offre assurément une lecture incontournable à tous ceux que pourrait intéresser l'histoire de Florence.

Philippe LEFEUVRE.

Fidel FAJARDO-ACOSTA. — *Courtly Seductions, Modern Subjections : Troubadour Literature and the Medieval Construction of the Modern World*. Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2010, X-267 p. (Medieval & Renaissance Texts & Studies, 376).

Comme le suggère son titre, Fidel Fajardo-Acosta s'adresse non seulement aux médiévistes mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à la formation de la subjectivité moderne dont il esquisse une image synthétique surtout négative dans la conclusion du volume. Cette volonté d'intéresser des publics multiples pourrait expliquer certains traits particuliers de cette étude au niveau du style (qui tend à la répétition) et de l'organisation générale (qui reflète une volonté pédagogique sans rien assumer de la part des lecteurs). Dès le premier paragraphe de l'introduction, F. Fajardo-Acosta énumère les thèses qu'il cherche à soutenir : 1/ le sujet moderne et sa façon de penser a été construit au cours du haut Moyen Âge (entre env. 1050 et 1250) ; 2/ les œuvres culturelles, telles les chansons des troubadours et les romans courtois, ont joué un rôle significatif dans ce projet ; 3/ ces développements ne peuvent pas se séparer d'une économie commerciale croissante liée aux structures sociales et politiques ; et 4/ le monde occidental moderne fait partie d'un continuum historique qu'on pourrait appeler « l'âge commercial » à partir du XI^e s. (2-3). La dédicace « à tous ceux qui travaillent et souffrent sous la tyrannie de l'amour » rappelle celle de Thomas à la fin de son roman, mais ce qui suit nous mène plutôt à une interprétation critique où se mêlent perspectives marxistes et approches néo-historicistes (foucauldienne, psychanalytique, *Rezeptionstheorie*, etc.).

Tout au long d'une longue introduction (p. 1-56), les notes en bas de page (occupant souvent les trois quarts de la page) fournissent et commentent une bibliographie substantielle qui alimente ses études et donne une espèce de cours raccourci pour tous lecteurs non-spécialistes qui auraient besoin d'une introduction aux sujets discutés : « Amo Ergo Sum » (deux visages opposés de l'amour), « The Medieval Present » (survol de l'histoire et de la culture courtoise, « l'autre » qui nous ressemble), « The Tyranny of a Construct » (sur le féodalisme), « Courtly Love » (clé de la subjectivité moderne), « Mad Snobs and Other Moderns ». Cette dernière partie poursuit le sujet médiéval sous ses avatars modernes en le découvrant à travers les œuvres de Cervantes, Flaubert, Stendhal, Goya et Lyotard. L'excursion comparative est caractéristique de cette étude qui voudrait situer son analyse dans un contexte aussi large que possible, tant à travers le temps et la géographie qu'à travers les domaines divers de la culture et de la critique.

Dans le premier chapitre, « Courtly Lovers, Cannibals, Early Modern Subjects », F. Fajardo-Acosta focalise son analyse sur l'histoire du cœur mangé pour explorer la façon dont la littérature des troubadours a aidé à établir une société où les gens se dévorent littéralement ou figurativement les uns les autres. Cherchant à expliquer ce que le cœur mangé peut représenter, l'A. commence par explorer les sociétés anthropophages et la métaphore du corps politique pour présenter le cannibalisme comme acte signifiant dans les domaines culturel et économique. Selon l'A., lier l'image du cœur à un cannibalisme rituel traduit une crise de représentation où les codes symboliques entrent en conflit, révélant ainsi leurs significations refoulées. Après un bref inventaire des versions médiévales, la *vida* de Guillem de Cabestaing fournit le cas modèle : analysant tour à tour les rôles du mari, de sa femme, de l'amant et du roi d'Aragon, F. Fajardo-Acosta conclut que celui-ci seul triomphe puisque sa restauration de l'ordre laisse en place la situation initiale fondée sur la tyrannie déhumanisante du seigneur et l'assujettissement des amants dont les morts prennent le caractère d'un martyr, d'une part, et d'un sacrifice volontairement accepté, de l'autre (même si Sermonda, en refusant de rien manger après le morceau exquis, démontre un moment où « *the early modern subject is seen struggling with herself and her destiny* », p. 106).

Cette interprétation des personnages types réunis autour du triangle adultère de l'amour fournit la trame du chapitre suivant : « Triangle of Power :